

Voix et chapitres

Marc Perrenoud: «Ma religion, c'est le jazz»

Le pianiste genevois, dont la carrière explose à l'étranger, sort un nouvel album en trio, «Two Lost Churches». Vertigineux

Luca Sabbatini

Nouvel album, nouveau label, nouveau site Web, nouvelle coupe de cheveux... Marc Perrenoud est un homme en perpétuel mouvement. Normal pour un jazzman aussi talentueux qu'ambitieux. A 30 ans, le pianiste genevois sort *Two Lost Churches*, un disque à l'inspiration vertigineuse qui propulse son trio avec l'infaillible contrebassiste Marco Müller et l'hypervirtuose batteur Cyril Regamey au sommet du genre.

Depuis leur association, il y a cinq ans, tout leur réussit. Au fil de près de 200 concerts qui ont mené la formation de l'Amérique latine au Proche-Orient, dans toute l'Europe et bientôt au Lincoln Center de New York, le Marc Perrenoud Trio est devenu un vrai groupe. Une entité organique, fusionnelle, qui réagit au quart de tour. Par télépathie.

«C'est vrai qu'il y a une excellente communication entre nous, confirme avec enthousiasme Marc Perrenoud. Notre rapport de travail n'est pas très compliqué. On se dit tout, avec beaucoup de franchise. Parfois, on exagère même un peu, on se met en péril à force de remarques critiques. Mais c'est le prix à payer pour être en confiance et développer une vraie complicité.»

Grooves incantatoires

Une connivence qui faisait déjà tout le prix de *Lago*, premier album du trio, sorti en juin 2008. Flot de critiques dithyrambiques, y compris outre-Atlantique, ventes spectaculaires pour un disque de jazz «made in Switzerland». «Rien qu'à la Fnac genevoise, il s'en est écoulé plus de 600 exemplaires», se félicite le pianiste.

Depuis, Marc Perrenoud a travaillé dur. Composé de nouveaux morceaux et arrangements dans son style bien à lui,



L'art de la fougue

Pianisme éclatant de santé ou étreint aux lisières du silence. Harmonies voluptueuses ou tordues comme les racines d'un arbre millénaire. Péroraisons enthousiastes et danses hypnotiques. Dans *Two Lost Churches*, l'art sur le fil du Marc Perrenoud Trio s'engouffre dans les interstices de la tradition pour mieux s'en libérer. En guise d'initiation, les arpegges tonitruants de *Big Pope*. Pour méditer, la lenteur brumeuse de *Two Lost Churches*. Puis un grand frisson de virtuosité démoniaque avec *Swisswalk*, hommage fougueux à Bud Powell qui défie les limites de la vitesse digitale. Pirotechnie finale avec la grâce nonchalante de *You'd be so nice to come home to* de Cole Porter, joué avec toute l'élégance d'un *danzón* cubain. Marc Perrenoud et les siens offrent un disque d'une plénitude rare, personnel jusqu'au dernier soupir. Ils osent même s'approprier *Autumn Leaves*, standard immortalisé, entre autres, par Bill Evans ou Keith Jarrett, qui devient sous leurs doigts impertinents une irrésistible déclaration d'amour à la liberté créatrice. **L.S.**

mélange intuitif de romantisme échevelé, de contrepoint puissamment sculpté, de grooves incantatoires et de clins d'œil à l'histoire du jazz. Le résultat, c'est un album à l'intensité prodigieuse, un volcan en fusion, comme en témoignent les éclats rouge sang de la pochette. En huit titres et 39 minutes, le trio va droit à l'essentiel, avec cette concision propre aux grands orateurs.

En stop avec un gros pope

A ceux qui seraient tentés de voir un concept dans les «deux églises perdues» du titre, Marc Perrenoud répond avec un grand éclat de rire: «Je déteste les concepts, qui ne servent souvent qu'à emballer du vide. Chacun interprétera à sa manière! En fait, les titres de mes thèmes ont généralement comme point de départ des images: *Big Pope* est un souvenir de vacances en Grèce, où un gros pope m'avait pris en stop, *Two Lost Churches* s'inspire d'églises en ruine, *Corbin Drive* d'une rue au nord de Manhattan.»

Là où tant d'autres hésitent, ressassent, imitent, Marc Perrenoud ose une synthèse radicale. «Je procède par superposition de strates: les rythmes peuvent être africains, les harmonies impressionnistes, les phrasés swing. Je reste Européen avant tout, mais avec un grand respect pour la tradition du jazz américain.» Ou comment garder le meilleur de deux mondes... et de deux églises.

«**Two Lost Churches**» Marc Perrenoud Trio, CD Double Moon. En streaming sur www.marcperrenoud.com

Prochains concerts du Marc Perrenoud Trio

3 février au Chorus, Lausanne; 7 février à l'Athénée 4, Genève; 9 février au Flux Laboratory, Carouge; 18 avril au Cutly Jazz Festival; 20 avril au BFM, Genève. Marc Perrenoud jouera aussi avec Piano Seven en septembre prochain au Théâtre du Jorat à Mézières (VD).

Marc Perrenoud: «Je tâtonne beaucoup pour composer, je passe des heures à chercher le bon accord ou une tournure mélodique au piano.» ERIC ROSSIER



Voix et chapitres

Chanson

Il a mis «La distance» pour le faire: Da Silva est désormais pop

Une révélation. Pour qui n'avait pas croché plus que ça sur les précédents albums d'Emmanuel Da Silva, cette quatrième sortie, intitulée *La distance*, s'impose comme une réussite majeure de la chanson française d'aujourd'hui. Au même titre que *La superbe* de Biolay ou *Hypernuît* de Bertrand Belin, le Da Silva nouveau réussit la jonction entre les mots du français et la musique pop.

L'album porte bien son nom. De la distance, Da Silva en a pris, beaucoup, avec le passé, même proche. En 2012, plus moyen de le comparer à Raphaël, Tryo ou Renan Luce. *La route*, *Le carnaval*, *L'averse*, toutes ces ballades tristes qui ont fait suite au premier et si prometteur *Décembre en été*? Jetez-les! Six ans après ses débuts en solo, Da Silva ne compose plus à la guitare. L'effet s'en ressent d'entrée, qui ressemble à une seconde naissance: «J'avais envie de rompre avec mes habitudes. Avant, j'écrivais plusieurs chansons en même temps, sans jamais vraiment cerner mon sujet. Ça parlait uniquement de rupture, du couple. Et, toujours, ces métaphores sur le temps extérieur pour représenter le temps intérieur... A force, je ne faisais que répéter une même chanson. Servir la soupe, encore une fois? Malhonnête. Et quel ennui... Alors, je me suis fixé pour règle de terminer une chanson avant d'en commencer une autre.»

L'écriture a changé. La voix aussi. Comparaison n'est pas raison, mais tout de même: il est frappant de voir une filiation s'affirmer avec, par exemple, Dominique A pour ce qu'il a de dépourillé, de distancé. «Dominique A? C'est un compliment.» En passant, Da Silva revendique sa part d'inspiration new wave. «Sans la guitare, j'ai découvert une liberté de placement de voix que je n'avais pas avant. Ça m'a incité à parler sur la musique ou, au contraire, à appuyer la mélodie avec des chœurs très hauts! Chose que je n'aurais jamais osée auparavant. Et puis, j'avais envie que la musique soit plus pop et moins chanson réaliste.»

Mutation réussie, grâce au bon docteur Arnaud. Yann Arnaud, responsable du son chez Syd Matters. On retrouve ses arpegges de synthétiseur sur l'excellent *Le repas*. «On a décidé de ne mettre que des guitares électriques et seulement après que tout soit fini.» Résultat élégant, comme sur le titre *La crise*, qui rappellera J. J. Cale. Et qu'il des paroles, des thèmes? Voyez *Les concessions*: «Non, je n'ai pas envie de rire avec tous mes congénères!



Emmanuel Da Silva, chanteur français séduit par les synthétiseurs pop et les guitares électriques. DR

Cela me contrarie de faire des concessions.» Point barre. Sans appel. «C'est une affirmation de soi. Ne pas être d'accord tout en écoutant ce que d'autres ont à dire. C'est en ne faisant aucune concession qu'on devient tolérant. Sinon, c'est le ventre mou.» Est-elle mobilisée, la chanson de Da Silva? «Il y a un aspect politique, oui. Mais surtout de l'humain. Cet album, je souhaitais qu'il soit empreint du quotidien, sans pour autant expliquer comment on ouvre les huîtres.» Ouvrir sa gueule, en revanche, oui. Tenez: tandis que Da Silva pointe du doigt ces *Concessions* malignes, un autre chanteur français, Bénabar, affirme sur son récent et dernier disque, *Les bénéfices du doute*, son droit à rester *Politiquement correct*. Da Silva: «Je n'aime pas du tout cette chanson, elle n'a pas de sens.» D'un titre à l'autre, un programme se dessine, lentement, sûrement. *Le bâtiment*, *Le repas*, *Le jeu*, *La fin du mois...* «C'est le déroulé d'une journée, d'une heure, d'une vie, à partir du réveil, à partir d'une prise de conscience.» Point d'orgue de ce voyage sociologique, *La crise*, enfin. «Il a tout de même fallu que je parle de la crise, de comment on peut vivre avec sans oublier de prendre du plaisir – chose qui est gratuite, figurez-vous – pour écrire ma première chanson d'amour heureuse.» *La distance* au total? Proche du sommet. **Fabrice Gottraux**

Da Silva «La distance», CD PIAS.

Top 5 des meilleures ventes

LIVRES

- 1. Indignez-vous!**
Stéphane Hessel, Indigène
- 2. La délicatesse**
David Foenkinos, Folio
- 3. Le second souffle [Intouchables]**
Philippe Pozzo di Borgo, Bayard
- 4. Aleph**
Paulo Coelho, Flammarion
- 5. Dans les forêts de Sibérie**
Sylvain Tesson, Gallimard

CD

- 1. Adele**
21
- 2. NRJ Music Awards 2012**
Compilation
- 3. Amy Winehouse**
Lioness: Hidden Treasures
- 4. Coldplay**
Mylo Xyloto
- 5. Bénabar**
Les bénéfices du doute



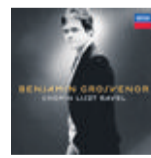
Le juke-box de la rédaction

Classique
Philharmonique de Vienne
«Concert du Nouvel-An 2012»



Événement parmi les plus médiatisés de la planète, le concert du Nouvel-An de l'Orchestre philharmonique de Vienne obéit à un rituel immuable. Au pupitre, une star de la baguette. Dans la salle, un public qui a parfois attendu des années pour assister à cette tradition viennoise. Au menu, valse, polkas, galops, marches et quadrilles de la famille Strauss ou d'autres compositeurs du même moule se succèdent sur un rythme débridé. L'orchestre joue avec une élégance inimitable et le concert se retrouve une semaine après en magasin (2 CD ou 1 DVD Sony). Le 1er janvier dernier, c'est le chef letton Mariss Jansons qui dirigeait, main de fer dans un gant de velours. Comme toujours, un régal. **L.S.**

Classique
Benjamin Grosvenor, piano
«Chopin, Liszt, Ravel» (Decca)



Chaque année voit son lot de «prodiges» et «révélations» pianistiques débouler sur la scène classique pour aussitôt sombrer dans l'oubli. Un triste sort que Benjamin Grosvenor ne risque pas de connaître. Justement célébré dans son pays, ce pianiste anglais de 19 ans possède toutes les qualités qui font les virtuoses de légende: fluidité du jeu, technique superlative, sonorité somptueuse. Et par-dessus tout un sens des couleurs qui stupéfie chez un si jeune musicien. Il dessine les quatre *Scherzos* de Chopin avec une palette dramatique flamboyante, tandis que *Gaspard de la nuit* de Ravel rougeole de mille feux inquiétants. Un maître, déjà. **L.S.**

Classique
Hilary Hahn, violon
«Ives: sonates pour violon»



Assureur prospère et «compositeur du dimanche» inclassable, Charles Ives (1874-1954) reste l'un des enfants terribles de la musique américaine. Ecrites à l'aube du XXe siècle, ses quatre *Sonates pour violon et piano* (DGG) mélangent avec une joyeuse irrévérence emprunts aux compositeurs romantiques européens, hymnes à l'originalité foncière. Pianiste à poigne, Valentina Lisitsa se révèle une complice attentive dans cette musique iconoclaste. **L.S.**

Rock
Rodrigo y Gabriela
«Area 52» (PIAS)



Le fin du fin de la fusion flamenco rock? Ou du grand n'importe quoi charriant l'esbroufe dans un torrent de virtuosité démonstrative? Voire. On est impressionné à l'écoute du nouvel album de ce duo de guitaristes mexicains. Un riff de hard, suivi d'une envolée jazz, plus la cascade hispanisante de rigueur, le tout couronné d'un gros morceau de salsa. Afin de renouveler le jeu déjà très dynamique des deux instruments acoustiques principaux, la production a mis des cuivres, un morceau de cuivres pétaradant en provenance de Cuba, du piano, des percussions et même le sitar d'Anoushka Shankar! Résultat éclatant; vanité absolue: big business! Sortie le 20 janvier. **F.G.**

La B.O. de ma vie

Tobias Richter éclectique

Tobias Richter dirige le Grand Théâtre depuis 2009. N'écoutez-t-il que de l'opéra? **Le premier disque que vous avez acheté?**

A Hard Day's Night des Beatles.

La mélodie qui a changé votre vie?

Ein Männlein steht im Walde, Händel und Gretel, Acte II, scène I, du compositeur allemand Engelbert Humperdinck (1893).

Un air à siffloter sous la douche?
Oh, What A Night des Four Seasons (1995).

Pour danser le samedi soir?
Pusherman de Curtis Mayfield.

Pour passer le dimanche matin?



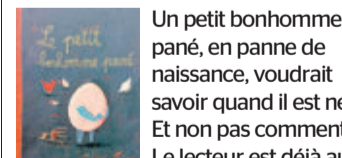
Tobias Richter. OLIVIER VOGELSSANG

Le clavier bien tempéré II de Johann Sebastian Bach, par Edwin Fischer.

Une trouvaille récente?
Tic Toc Choc de François Couperin, par Grigory Sokolov. **P.Z.**

A lire au coin du feu

Album enfants
O. Douzou et F. Bertrand
«Le petit bonhomme pané»



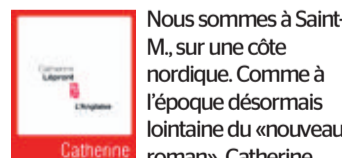
Un petit bonhomme pané, en panne de naissance, voudrait savoir quand il est né. Et non pas comment. Le lecteur est déjà au courant, grâce au savoureux prologue montrant son apparition dans un poulailler, entre un vieux croûton qui se réduit en miettes et un œuf qui se casse. Le petit bonhomme pas né pané s'en va donc chercher réponse dans le vaste monde. Sa route croisera un arbre centenaire, un nuage à âge, une fleur de l'âge, dans une joyeuse enfilade de jeux de mots et de clins d'œil à Claude Ponti, la révélation se passant dans le château d'Anne Hiversère. Un album plein de délicatesse et d'humour, dans le texte comme dans l'illustration. Un régal! Ed. du Rouergue. **F.N.Y.**

Nouvelles
Annie Saumont
«Le tapis du salon»



Trois nouvelles portent le même titre, qui donne son nom au recueil. Annie Saumont raconte chaque fois une autre histoire. Il peut se cacher bien des choses derrière les mots. A son habitude, la nouvelliste française économise au maximum ces derniers. Il y en a souvent trop dans les livres, surtout quand on raconte les malheurs de gens qui n'ont pas la parole facile. Comme d'habitude, les faits suggérés sont atroces dans *Le tapis du salon*, qui se termine subitement sur une vision d'apocalypse. Le seul refuge des protagonistes est donc l'imaginaire ou la folie. La réalité s'affronte mal en face quand on appartient à la France d'en bas. Ou plutôt à celle qui vous tire vers le bas. Julliard, 190 pages. **E.D.**

Roman
Catherine Lépront
«L'Anglaise»



Nous sommes à Saint-M., sur une côte nordique. Comme à l'époque désormais lointaine du «nouveau roman», Catherine Lépront désigne les lieux et les gens par leur initiale. Les gens connaissent un boom immobilier. La plage du cru se verront bientôt écartés. Dans une ambiance de théâtre russe (une des maisons ne s'appelle-t-elle pas La Datcha?), les spéculations vont bon train lorsqu'une mystérieuse Anglaise veut parler à Emile, le maître de maison. Qui est-elle? Et est-elle bien Anglaise, au fait? La famille, au sens large du terme, bruisse de soupçons et d'intrigues. Il y a difficilement là de quoi faire un roman, sauf si on apprécie la langue. L'auteur en oublie son sujet. Seuil, 258 pages. **E.D.**

Bande dessinée
David B. et Tanquerelle
«Les faux visages»



Huit crapules de Belleville et environs. Emperruqué, portant fausses barbes et fausses moustaches, fringant façon Rabbi Jacob ou Dupont-Dupond, le gang des postiches braqua une ribambelle de banques entre 1981 et 1986. L'histoire est vraie, David B. la romance en s'imprégnant de la psychologie de chacun des malfaîtres. De l'intérieur, il décrit leurs différences, leurs frictions mais aussi l'étonnante amitié qui les liait. Il y a du Dawaera, du Depardieu première manière, du Montand façon *Le cercle rouge* dans cette belle brochette de casseurs. Avec un style graphique expressif, en noir et blanc rehaussé de bleu, Hervé Tanquerelle donne tout son sel à ce polar. Ed. Futuropolis, 152 pages. **P.H.M.**